

Commentaire lâche et présomptueux au texte de Manganelli Nota presuntuosa e codarda al testo manganelliano

Viola Papetti

Volume 38, numéro 3 (225), juin 1996

Des italiens et de l'*impossible* origine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32446ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Papetti, V. (1996). Commentaire lâche et présomptueux au texte de Manganelli. *Liberté*, 38(3), 75–78.

VIOLA PAPETTI

Viola Papetti enseigne la littérature anglaise à la Troisième Université de Rome. Elle a écrit sur le théâtre du XVII^e et du XVIII^e siècle, en particulier sur la figure d'Arlequin à Londres, dans les pantomimes anglaises (*Arlecchino a Londra nelle pantomme inglesi*, 1977) et sur les comédies à l'époque de la Restauration. Elle a traduit et supervisé l'édition en italien d'écrivains comme G. M. Hopkins, Keats, Pope, H. James et V. Woolf. Elle a maintes fois présenté les livres de Manganelli dans la revue littéraire *L'Indice* à laquelle elle collabore à titre de critique.

COMMENTAIRE LÂCHE
ET PRÉSOMPTUEUX
AU TEXTE DE MANGANELLI

*Nota presuntuosa e codarda
al testo manganelliano*

« la demeure de mon être, notre entretien »

je n'écrirai pas un commentaire fourbe et malin à « Envoi », sournoisement à l'affût d'une Signification ultime ou centrale, ou d'un Trésor enfoui, ou d'une Figure dans le tapis, ou d'une Chose réelle, ou encore d'une Bête dans la jungle. Le texte s'offre à la lecture comme marécage mouvant, carte labyrinthique et métaphore du monde, étreinte mortelle enveloppant l'aveugle commentateur illusoirement convaincu de pouvoir se tailler un chemin, tout droit en direction de la gueule blèse du minotaure central. Mais y aura-t-il un minotaure ? Mais y aura-t-il texte et marécage ?

Il est certain que l'entretien-demeure, lieu propre du je parlant et de ses ancêtres, se défait, se déforme à chaque larmoyant appel aux « Seigneurs », annonce résonnante d'une nouvelle attaque dans le bref Oratorio manganellien. Celui qui chante, ou pleure peut-être, est condamné à naître, à chuter, précipité dans la délictueuse existence, dans le macabre oubli des Origines, des Profils lumineux, de la Lumière taciturne. Oratorio pour la Passion de Notre Seigneur Je, tombé

dans l'Incarnation et là enseveli, doutant avec angoisse de la qualité de sa Mort-après-la-Vie, de sa misérable Résurrection, de son terne Retour à la demeure originelle de l'être et de la parole.

« du désordre, du déshonneur, du désamour »

la peur du Descendant engendre, liés par des chaînes géminatives, des fantasmes de perte, d'errance, de dilatation et de dangereuse propension vers le trou ouvrant sur l'abîme de la naissance. La demeure de l'être se contracte, ou peut-être se retire, l'éradiquant fermement de soi. « Le commentateur doit traîner avec lui les murs, enlevés de sa propre maison dont il a préalablement supervisé la démolition, pour en dresser cette autre, inhabitable, idoine aux seules profanations nocturnes. » Voilà un conseil de Manganelli, tiré de son *Nuovo commento* (1969), et nous nous apprêtons, ingénus, à construire notre forteresse critique blindée en vue d'y accueillir le Descendant obnubilé, caillot de douleur et de misère, privé de la mémoire des Éternels Profils, privé de l'assistance de la Silencieuse Musique, empêtré dans l'horreur d'un Oubli imposé, d'une honteuse Remontée. (Le critique a-t-il le droit de se glisser dans le centre mou et régressif du Texte ? Ou alors n'est-il pas, lui, l'inventeur de ce Texte en cette anxieuse transhumance hors de lui-même ? Les signes qui fourmillent sur tout son corps sont-ils de précieux hiéroglyphes, ou bien les pustules d'une acnée vulgaire et prétentieuse issue de sa démente immaturité ?)

Les dieux ont eu faim de mal, de douleur inguérissable, de vive écorchure, et ils ont condamné à naître celui qu'ils perdront, fût-il fils prodigue, transformé en angoisse secrète, dominé par la peur et qui désormais leur est inconnu, exécré.

« adieu, je tombe, je vous perds : je nais »

un regard depuis l'au-delà est le moins que Manganelli puisse faire pour surprendre et gratifier son lecteur, l'agressant par derrière avec le futur qui l'attend. Il est théologiquement imprévisible, sournoisement déplacé, comme l'est le Texte selon sa conception. Où l'on ne sait, où l'on ne voit, on ne saisit pas. Mais tel est pour lui le Texte : désir de, doigt qui *ne te touche pas* dans l'obscurité, « silence intentionnel ». C'est ainsi que Manganelli a résolu la question embarrassante posée par la figure dans le tapis d'Henry James. La mort subite des critiques prétentieux est prémonitoire comme la nature de ce fil le long duquel l'artiste enfile ses perles. La figure dans le tapis coïncide avec l'apparition de la mort, ouverture foudroyante de la trappe, descente inéluctable et *sans consolation aucune*, sans même la consolation de lire finalement sur le tapis la Signification ou la Prière. La littérature se trouve du côté des Parques et, comme elles, tisse – aussi métalliques et lumineuses soient-elles – des trames insensées. L'artiste travaille en sa chambre, élevée sur la vie, sans porte qui y conduise. Et après Henry James, ce sera une chambre obscure sans fenêtre. « L'objet littéraire est obscur, dense, corpulent dirais-je, opaque, épais de plis accidentels, il déplace constamment ses lignes de démarcation, il est une trame taciturne de mots sonores » – écrit Manganelli dans *La littérature comme mensonge* (1967). Cette monade ténébreuse, arabesque de plis, enclôt la fausse et plaintive tabulation du monde.

Traduit de l'italien par Dominique Garand